Les frères Bocave,
deux tourangeaux d'adoption

Le piéton qui déambule dans les environs de la cathédrale Saint-Gatien pourra emprunter la rue de la Bazoche à partir de la rue Albert-Thomas. Il aura à sa droite les bâtiments du lycée Paul-Louis Courier reconstruits entre 1990 et 2003 et il verra une petite cour de forme trapézoïdale fermée par une grille : elle correspond à l'espace qu'occupait en 1789 une maison canoniale, celle du chanoine Thenon ; en réalité la parcelle se prolongeait sous le bâtiment du lycée et il faut l'imaginer plus profonde d'environ 8 mètres.

Cette parcelle est la dernière qui ait été achetée par la ville de Tours pour l'établissement scolaire. Celui-ci avait pris possession des locaux de l'ancien séminaire en 1907-1908 et très rapidement, la commune avait fait démolir l'ancienne maison canoniale qui était à l'angle de la rue Racine et de la rue de la Bazoche pour y construire les ateliers dont les élèves avaient besoin. La guerre avait retardé la construction réalisée entre 1925 et 1931. Mais vingt ans plus tard, ces ateliers apparaissent trop petits et leur agrandissement n'est possible que grâce à l'achat de la maison voisine. C'est en ce sens que le principal de l'époque, M. Profit, produit un rapport en 1949[1].

Figure 1– Rue de la Bazoche. Derrière les bouleaux, l'emplacement de la maison du chanoine Thenon devenue celle des frères Bocave en 1924. Photographie Gilbert Wycke.

[1] Depuis la réforme Carcopino de 1941, l'école primaire supérieure de garçons était devenue un collège.

Mais l'extension n'est pas réalisée car les sections industrielles sont transférées au nouveau lycée Grandmont, au sud de Tours. Voilà pourquoi la maison est finalement devenue une cour.

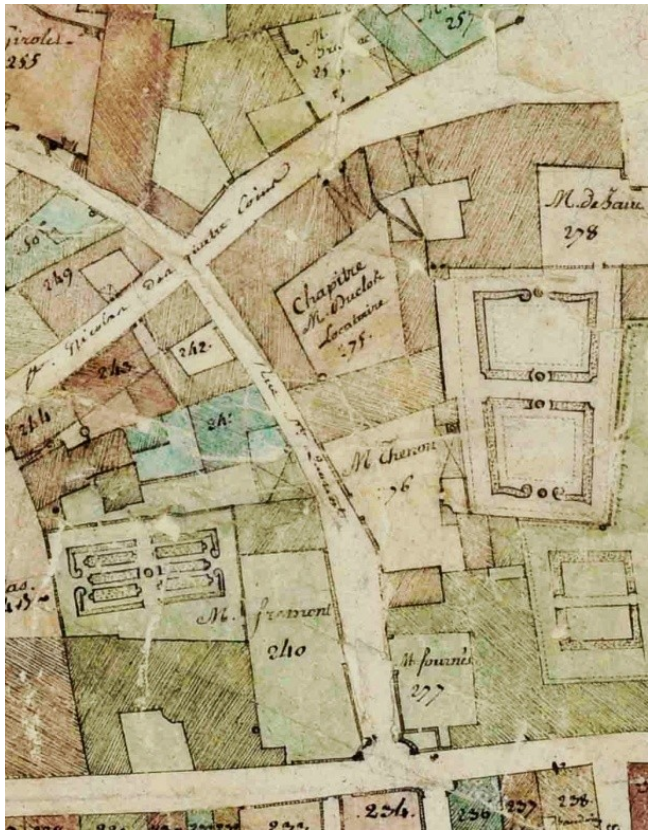

Figure 2– Extrait d'un plan établi par le notaire Le sourd peu avant 1789. Les noms des chanoines adjudicataires (Thenon, Fournès) ou des occupants (Duclos) des maisons canoniales ont été ajoutés. ADIL, G 197.

À qui a-t-elle été achetée ?

La maison appartenait depuis 1945 à M. Jacques Bocave, notaire à Caen. Il en avait hérité de son père Auguste Jacques Bocave et de son oncle Émile Bocave décédés respectivement le 28 septembre 1936 et le 24 octobre 1945.

Ni l'un ni l'autre n'étaient tourangeaux. Ils appartenaient tous les deux à une famille de Dunkerque où ils sont nés et où ils sont inhumés dans le cimetière qui longe le canal de Furnes. Ils étaient des tourangeaux d'adoption car Émile avait terminé sa carrière de professeur d'anglais au lycée Descartes[2] après avoir enseigné à Valenciennes, Lille, Lorient, Clermont-Ferrand ; son frère précédemment installé en région parisienne, à Bourg-la-Reine exactement, était venu le rejoindre.

La famille Bocave est une famille dunkerquoise dont l'histoire est très liée à l'activité portuaire de la ville. Nos deux tourangeaux ont échappé à cette tradition : ils ont fait des études supérieures qui les ont menés à l'agrégation d'anglais pour Émile, à la profession d'avocat pour Jacques Marie : en réalité, il était le conseiller juridique et le directeur du contentieux de la Pharmacie Centrale de France[3].

Jacques Marie Bocave (officiellement Auguste Jacques Marie), le juriste, est né à Dunkerque le 7 novembre 1857 ; son frère Émile (officiellement Émile Alexandre Marie), l'angliciste, est né à Dunkerque le 12 septembre 1861[4]. Ils sont les fils d'Auguste Benjamin Charles Bocave et d'Hortense Rosine Waerteloot, née le 7 novembre 1836. Ils ont une sœur qui est l'aînée de la fratrie, Marie Sophie Hortense, née en 1856.

Quels sont leurs ancêtres ? Nous n'irons pas plus loin que le XVIIIe siècle.

[2] Il y avait été nommé en 1918.

[3] Fondée en 1852, cette entreprise était devenue la plus grande fabrique et la plus grande maison de vente de produits chimiques et pharmaceutiques de France.

[4] Le premier est né rue de la Maurienne ; le second est né rue du Lion d'Or.

Génération 1

Jacques Bocave est capitaine de navire à Dunkerque où il réside rue de Bergues. Il se marie le 28 décembre 1766 avec Jeanne Martine Declerck dont le nom est typiquement flamand. Jacques est donné pour avoir 41 ans ce qui le ferait naître en 1725. Effectivement un acte de baptême à son nom figure dans le registre de 1725 à la date du 7 novembre[5]. Il est un fils de Pierre Bockhave et de Claire Morales qui s'étaient mariés à Dunkerque le 7 janvier 1720. Malheureusement aucun acte du XVIIIe siècle ne nous renseigne sur leur statut social. Il faut attendre le 28 brumaire de l'an 11 (19 novembre 1802) pour trouver l'information dans l'acte de sépulture de Marie Bocave, sœur de Jacques : leur père avait une profession très modeste, celle de portefaix (le terme docker serait anachronique). On constate que, quand on avance dans le XVIIIe siècle, le nom Bockhave a été francisé et a perdu sa graphie flamande[6].

Jeanne Martine Declerck, épouse de M. Bocave, est née à Dunkerque le 10 novembre 1739. Elle est la fille de Cornil Declerck, corroyeur, et de Marie Antoinette Degantel, tous deux originaires de Bergues, à une dizaine de kilomètres au sud de Dunkerque.

La *Gazette du Commerce* nous renseigne plus précisément sur l'activité de Jacques Bocave. Il commande un bateau qui part à la pêche à la morue au large de l'Islande. Ainsi il rentre au port en octobre 1767 comme commandant de *L'Islandais* qui rapporte une cargaison de morues et d'huile de foie de morue. En avril, il était revenu sur le même bateau avec une cargaison de sel qu'il était allé chercher à Seudre : il faut comprendre l'embouchure de la Seudre propice à l'exploitation de grands marais salants[7]. Début avril 1768, il part comme capitaine du *Saint-Michel,* toujours pour l'Islande, et revient entre le 10 et le 20 septembre.

Figure 3 – Les goélettes revenues d'Islande amarrées au quai de Hollandais achevé en 1857 ; avant cette date, les bateaux s'échouaient à marée basse. Les tonneaux alignés sont utilisés pour la conservation et le transport de la morue salée selon un procédé propre aux pêcheurs dunkerquois, sur un modèle hollandais. Carte postale ancienne, auteur inconnu.

[5] Dunkerque ne comprend qu'une seule paroisse au XVIIIe siècle. L'église porte le nom de Saint-Éloi ; elle est au centre de la ville.

[6] Dunkerque et la Flandre ont une langue originelle, le flamand. Dès le rattachement à la France en 1662, a commencé une francisation des noms menée habilement par les représentants du roi : les Dunkerquois y étaient dans l'ensemble favorables. L'exemple le plus éclatant est celui de la ville de Lille, version francisée de Rijsel.

[7] Les Dunkerquois avaient une préférence pour le sel du Portugal.

§. 2. *De la Morue mise en Tonne, suivant l'usage de Dunkerque.*

QUOIQUE la méthode des Dunkerquois differe peu de celle que nous venons de détailler, comme de petites précautions influent quelquefois beaucoup sur la perfection de la Morue, nous croyons devoir la rapporter; mais ce sera le plus briévement que nous pourrons.

Aussi-tôt que les Morues ou Cabillauds, car ces deux noms doivent être réputés synonymes, sont amenées par les Ligneurs à bord du bâtiment, on leur coupe le cou pour les faire saigner, afin que leur chair en soit d'autant plus blanche; ensuite on les éventre presque dans toute leur longueur; puis on emporte l'arête, n'en laissant qu'un petit bout à la queue, précisément comme quand on tranche la Morue plate à la façon de Hollande; on met ce poisson dans une baille remplie d'eau douce, pour le laver & ôter tout le sang, en le frottant avec un petit balai; au sortir de l'eau, on les met dans un panier, où on les laisse s'égoutter un quart-d'heure ou une demi-heure.

On tire ensuite le poisson de cette manne pour, comme l'on dit, le *paquer* ou l'arranger dans des tonnes défoncées d'un bout, mettant toujours la peau en dessous, & saupoudrant sur chaque poisson une petite assiette de sel blanc: on emploie ordinairement pour ce premier pacage quatre tonnes de sel pour quatorze tonnes de Morue.

Au XVIIIe siècle, les Dunkerquois, qui pêchaient traditionnellement le hareng, se lancent dans la pêche à la morue. Cette espèce était prolifique au large de l'Islande et les marins la capturaient depuis le bateau au moyen de lignes ce qui leur évitait les dangers courus par les Bretons et Normands en quittant leur bord et en pêchant à partir de doris. L'apogée de la pêche à la morue par les bateaux dunkerquois se situe pendant le Second Empire[8].

Ils pratiquent une pêche originale. Les morues sont mises en tonnes après avoir été salées comme l'avaient été auparavant les harengs. Ce qui fait qu'un des métiers les plus répandus dans la ville est celui de tonnelier[9]. C'est d'ailleurs le métier qu'exerce un des frères de Jeanne Martine Declerck. La méthode de préparation des cabillauds est décrite de façon très détaillée par Duhamel du Monceau dans son *Traité général des pesches* publié en 1772 (seconde partie, page 76).

Le couple Bocave-Declerck a eu cinq enfants, cinq garçons mais seul l'aîné semble être parvenu à l'âge adulte ; les autres enfants sont :

- Daniel né le 5 mai 1771 ;
- Nicolas Jean né le 3 mai 1772 ; mort le 30 juillet 1774 ;
- Pierre Jean né le 26 mai 1773 ; mort le 8 août 1774 ;
- Jacques Thomas né le 14 octobre 1774 ; mort le 3 novembre 1774.

Aucun renseignement fiable n'a été trouvé sur Daniel ce qui laisse supposer un décès précoce.

Jacques Bocave meurt en mer en 1774. Comme une messe est célébrée en sa mémoire le 13 août 1789, nous disposons de quelques précisions sur les circonstances de sa disparition. Il était pilote sur une corvette[10] nommée *le Félix* qui est partie le 17 avril « pour la pêche de la morue à Islande » [*sic*]; *le Félix* a sombré corps et biens. Son âge interpelle : on lui donne 45 ans ; mais la confusion n'est pas possible quand on lit le nom du fils (Jacques Pierre) et celui du beau-frère (Jean-Baptiste Declerck).

Figure 4 – Extrait du *Traité général des pesches* de Duhamel de Monceau qui présente la méthode de conservation de la morue pratiquée par les Dunkerquois.

[8] En 1767, on a armé à Dunkerque 62 bateaux pour la « pêche à Islande » dont 19 corvettes ; 867 hommes formaient les équipages ; le produit de cette pêche a été de 467 355 livres (Jacques Peuchet, *Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, Paris, 1799).
En 1893, ce sont 72 goélettes qui partent vers l'Islande avec 1252 hommes à bord (*La Revue maritime*, 1894).

[9] Ils étaient 98 en 1802 ; leur nombre décroît ensuite (Jean-Joseph Carlier, *Les armoiries des anciennes institutions religieuses, féodales, civiles des flamands de France*, Dunkerque, 1855). Ils devaient être environ 50 en 1766.

[10] Les Dunkerquois utilisaient principalement le dogre et la corvette pour la pêche à la morue au XVIIIe siècle. *Le Félix* appartenait à l'armateur Gillodts ; c'était un petit bateau de 45 tonneaux.

Jeanne Martine Declerck se remarie avec un boulanger, Pierre Jacques Goets, et meurt le 12 octobre 1819 à son domicile place Jean-Bart (en 1819, la place porte déjà le nom du célèbre corsaire, bien avant l'érection de sa statue par David d'Angers en 1845).

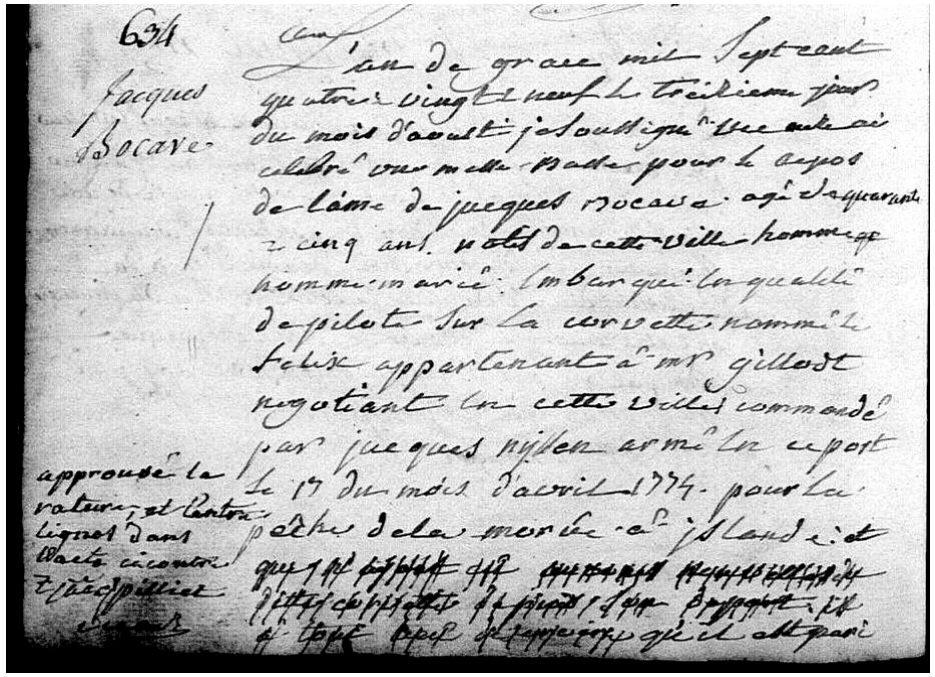

Figure 5 – Dans le registre paroissial de Saint-Éloi de l'année 1789, un acte rappelle le service religieux célébré en mémoire de Jacques Bocave pilote sur la corvette *Le Félix* qui a sombré corps et biens. Archives départementales du Nord, 5 Mi 027 R 063.

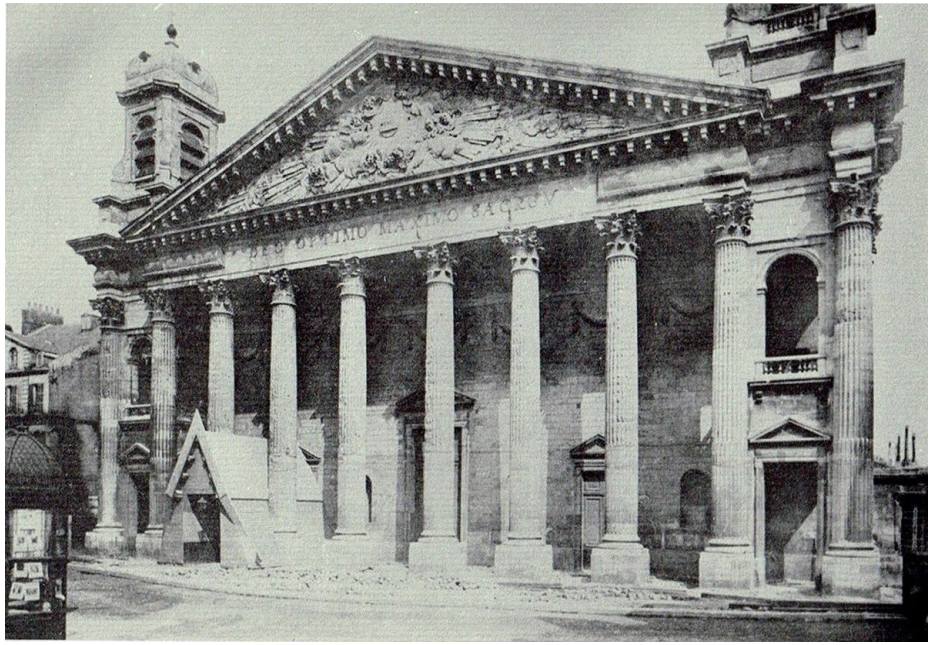

Figure 6 – L'église Saint-Éloi du Dunkerque. Son péristyle construit par Victor Louis en 1782-1787 a été remplacé un siècle plus tard par une façade de style gothique. Le souvenir de ce péristyle a été gardé dans une chanson du carnaval. Carte poste ancienne, auteur inconnu.

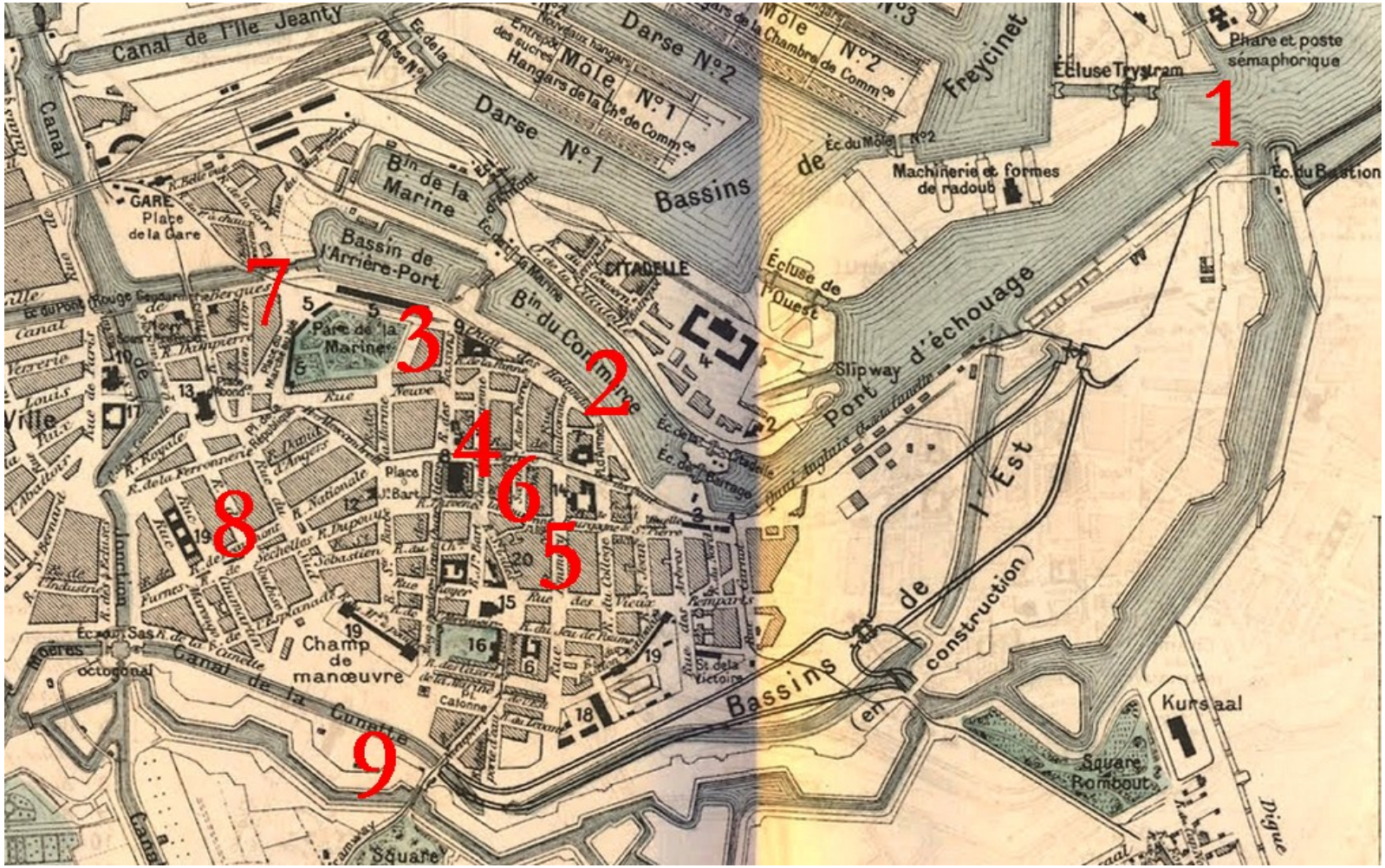

Figure 7 – Plan de Dunkerque en 1898 (détail). Il est extrait de l'ouvrage *Les étapes d'un touriste en France* (auteur : Alexis Martin). La légende permet de repérer les principaux lieux mentionnés dans ce texte.

1 chenal vers la mer,
2 bassin à flot ou bassin du Commerce,
3 rue de Bergues,
4 rue de la Maurienne,
5 rue du Moulin,
6 rue des Pierres,
7 rue du Lion d'Or,
8 rue de Soubise,
9 porte dans les fortifications vers Rosendaël.

Génération 2

Le seul fils survivant de Jacques Bocave et Jeanne Martine Declerck, **Pierre Jacques Bocave**, commence d'abord des études pour devenir prêtre : il reçoit une bourse Wouters pour suivre le cours de philosophie et le cours de théologie à Ypres car Dunkerque appartient au diocèse d'Ypres depuis 1559. Il est considéré comme étudiant pauvre et il bénéfice d'une de ces bourses créées au XVIe siècle par un curé de la ville, Léon Wouters[11].

Après avoir renoncé en 1790 à ces études de théologie, il devient négociant. Il se marie deux fois. D'abord avec Anne Marie Arthur le 22 nivôse an 4 (12 janvier 1796) ; mais elle décède dès le 15 thermidor an 6 (2 août 1798). Cette première épouse est d'évidence d'ascendance irlandaise, vu son nom et celui de sa mère (Suzanne Roberts était née à Yonghalh en Irlande ; le père, Pierre Arthur, était né à Cork).

Figure 8 - Le port de Dunkerque, photographié sans doute depuis le beffroi. Les maisons bien alignées en bas de l'image sont celles de la rue des Pierres qu'habitait Jacques Pierre Bocave. À droite, dans une cour, la tour dite de l'armateur qui permettait de savoir avec un peu d'avance quels bateaux rentraient au port ; elle a échappé aux destructions de mai-juin 1940. Carte postale ancienne, auteur inconnu.

[11] *Bulletin de l'Union Faulconnier*, 1925, page 463.

On avait remarqué que le nom de la mère de Jacques Bocave, Claire Morales avait une consonance espagnole ce qui n'est pas étonnant puisque Dunkerque a été espagnole jusqu'en 1658. Quant aux Irlandais, ils y sont nombreux surtout après la *glorious revolution* de 1688 qui a contraint beaucoup d'entre eux à s'exiler, de préférence dans des ports pour pouvoir continuer une activité qu'ils connaissaient bien, le commerce maritime mais aussi la contrebande.

Ces négociants du nom d'Arthur méritent un court développement. Les frères Arthur, Patrice et Pierre, s'étaient associés à Edmond Connelly, un autre négociant irlandais : Patrice avait épousé une fille d'Edmond, Marie-Jeanne. Un autre associé était apparu en 1765 : Richard Hennessy, le fondateur de la célèbre marque de Cognac. Hennessy, ancien officier irlandais des armées du roi dans le régiment de Clare, est établi à Ostende où il fait la connaissance de Connelly & Arthur et conclut une association avec ces compatriotes le 10 septembre 1765 ; et le 28 décembre de la même année, il s'installe à Cognac : il avait trouvé plus habile de s'établir sur les lieux de production de l'eau de vie plutôt que de courir le risque de la transporter vers l'Angleterre et l'Irlande dans des bateaux pourchassés par les « gabelous »[12].

Très lié à ces familles irlandaises, Jacques Pierre Bocave est témoin lors du décès d'Agnès Jeanne Connelly en 1808 : elle avait épousé en 1787 Thomas O'Meara qui commande la place de Dunkerque lors du siège de 1793 ce qui lui vaut ….. d'être démis et remplacé par un autre officier, Souham ; mais il fut plus heureux que Houchard qui avait gagné la bataille d'Hondschoote (cette bataille avait permis de lever le siège de Dunkerque) et avait été guillotiné. Belle ingratitude !

Un port est un lieu privilégié pour que des populations d'origines diverses se rencontrent. Pour les Bocave, cela va continuer encore quand Auguste Pierre épousera en 1828 Virginie Istivie dont le père est maltais.

Le premier mariage de Pierre Jacques Bocave dure à peine deux ans mais ne met pas fin aux relations avec les négociants irlandais de la place[13]. Il se remarie le 28 brumaire an 9 (19 novembre 1800) avec Anne Jeanne Buyck qui appartient à un milieu social différent : son père est boucher. Ce mariage est suivi de la naissance de douze enfants entre 1801 et 1818, six garçons et six filles.

C'est le deuxième fils né en 1803, Auguste Pierre, qui est le grand-père de nos deux tourangeaux. Nous reviendrons à lui.

Sur ses frères et sœurs mentionnons seulement l'aîné, Jacques Thomas (1801-1868) qui a fait une carrière d'officier. Il la termine dans sa ville natale où il est commandant de l'artillerie. Après son retour à Dunkerque, il participe aux activités des sociétés savantes. Ses travaux sont connus dans deux domaines. En ce qui concerne l'approvisionnement en eau de la ville, il soutient la solution des puits artésiens qui n'est pas retenue par la municipalité[14]. Le débat sur cette question est particulièrement houleux et M. Bocave finit par donner sa démission de la Société Dunkerquoise pour l'Encouragement des Sciences des Lettres et des Arts en août 1858. Au contraire, son étude sur l'usage du flamand et du français a été reconnue et reste une référence pour les spécialistes modernes de la question. En 1856, il participe à une commission créée à la demande du recteur de l'académie de Douai[15] qui se fait l'interprète de l'empereur : celui-ci souhaite qu'un grand ouvrage soit écrit sur la topographie de la France, entre l'époque gauloise et le Ve siècle. La carte, fruit d'une enquête très précise menée dans le département du Nord, est présentée en 1857 et adjointe à un article d'Edmond

---

12 Patrick Clarke de Dromantin, *Les réfugiés jacobites dans la France du XVIIIe siècle, l'exode de toute une noblesse pour cause de religion*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2005.

13 Un des témoins du second mariage de Pierre Jacques Bocave en 1800 est (Jean) Ignace Quandalle dont l'ascendance irlandaise ne fait pas de doute.

14 La ville de Dunkerque et ses environs reçoivent leur eau potable de sources situées en Artois, sur la commune de Houlle.

15 Le siège de l'académie sera transféré à Lille en 1888.

de Coussemaker. Elle porte le titre de *Carte de délimitation du flamand et du français dans le nord de la France en 1856 par M. Bocave* (Comité flamand de France) ; Lille, imp. lith. Lefebvre Ducrocq[16].

Il avait épousé le 7 décembre 1841 Julie Jeanne Henriette Arthur, fille de Patrice Arthur, un frère de la première épouse de son frère Pierre Jacques.

Les affaires de celui-ci connaissent des difficultés et il fait faillite. Les circonstances de cet événement permettent d'apprendre quel était son négoce : il vendait des marchandises débarquées au port de Dunkerque et en particulier du bois ; la faillite est due à un manquement dans une livraison de bois de campêche. La décision de la cour royale de Douai du 17 mai 1820 est lisible dans de nombreux recueils juridiques ce qui suggère qu'elle était importante.

Aussi, en 1826, est-il qualifié d'écrivain car il a, à coup sûr, une instruction supérieure à celle de la moyenne des Dunkerquois, lui qui avait fait des études dans un collège d'Ypres ; mais son fils Auguste Pierre doit se contenter d'être domestique[17]. À sa mort, Pierre Jacques Bocave est présenté comme commis négociant ce qui suggère qu'un de ses anciens confrères lui a procuré un petit emploi.

Il semble avoir changé de domicile : lors du recensement de 1826, il réside rue du Moulin. Il s'agit de l'actuelle rue Emery. Elle est toute proche du port. En 1830, il est domicilié rue des Pierres, rue qui se nomme actuellement rue du Maréchal-French : elle est également toute proche du port sur lequel elle débouche ; elle est voisine de la rue de la Morienne (Maurienne) où son second fils réside.

Il meurt le 23 janvier 1830.

Figure 9 – À gauche du marché au poisson, la rue de la Maurienne, adresse d'Auguste Pierre Bocave. La grande tour du beffroi en arrière-plan était initialement celle de l'église Saint-Éloi du Dunkerque. Carte postale ancienne, auteur inconnu.

16 Elle est lisible sur le site *gallica* en consultant l'ouvrage d'Edmond de Coussemaker, *Délimitation du flamand et du français dans le nord de la France*, Dunkerque, 1857.

17 Nous sommes renseignés par le recensement mené à Dunkerque en 1826. Les résultats sont facilement accessibles grâce au travail de dépouillement fait par M. José Fichaux.

Génération 3

Revenons à **Auguste Pierre Bocave** qui est un marchand épicier de la ville. Né en 1803, il épouse le 13 août 1828 Virginie Istivie, fille d'un marin maltais installé à Dunkerque. Le mariage ne dure que dix ans, l'épouse décédant le 28 avril 1838.

Six enfants naissent de cette union mais les trois premiers meurent avant l'âge d'un an. Seuls survivent Auguste Benjamin Charles (1832-1877), le père de nos tourangeaux, Alexandre Louis Jules (1838-1868) et Jules Pierre Adrien (1838-1856).

L'adresse du couple n'a pas changé depuis 1826 : rue de la Maurienne où doit se tenir le commerce d'épicerie d'Auguste Pierre. Car après avoir été domestique[18], il a pu redresser sa situation et devenir commerçant.

Figure 10 – Les fortifications de Dunkerque, à l'est de la ville : le tramway se dirige vers Rosendaël. Carte postale ancienne, auteur inconnu.

En 1854, il ne vit plus à Dunkerque mais dans une commune voisine, Téteghem. En réalité, il doit vivre dans un hameau de cette commune qui se nomme Rosendaël[19], à l'est de la grande ville. En 1860, Rosendaël devient une commune autonome[20] et le restera jusqu'en 1972 année de sa fusion avec Dunkerque. Auguste Pierre Bocave participe d'ailleurs à la création de cette commune.

Dunkerque est restée une ville forteresse jusqu'à la Première guerre mondiale et les fortifications n'ont été détruites que dans les années vingt. Elles avaient été conçues au XIXe siècle et comprenaient au-delà des ouvrages fortifiés proprement dit un grand espace dans lequel il était interdit de construire, en tout cas de construire autre chose que des bâtiments légers : c'étaient les glacis.

Au-delà se sont donc développées des communes indépendantes car la ville centre était trop exiguë, à la fois pour accueillir des entreprises et les logements pour les employés. Rosendaël a été une de ces villes où coexistaient des rues résidentielles, quelques usines (en particulier

[18] Nous sommes renseignés par le recensement fait à Dunkerque en 1826. Les résultats sont facilement accessibles grâce au travail de dépouillement fait par M. José Fichaux.

[19] Ce nom flamand peut se traduire par « vallée des roses ».

[20] Son territoire se compose de deux parties : l'une est prise sur celui de Téteghem (à l'est), l'autre est prise sur celui de Coudekerque-Branche (à l'ouest).

plusieurs brasseries), l'hôpital de Dunkerque, des maisons très modestes occupées par les pêcheurs et des exploitations maraîchères ou horticoles[21].

Auguste Pierre fait donc partie de la commission municipale de Rosendaël qui va évoluer en conseil municipal : il est présenté comme ayant 58 ans et comme étant propriétaire.

En 1860, il a créé avec un de ses frères, Alexandre Louis Jules, une entreprise de raffinage de l'huile de foie de morue installée sur la commune de Rosendaël ; l'usine cause pas mal de désagréments au voisinage et semble mal tenue ce qui fait que l'autorisation de procéder au raffinage à chaud à partir de 1863 n'est donnée qu'avec beaucoup de réticences[22].

Les frères Bocave semblent donc entreprenants et montent des usines ou des ateliers qui ont des productions diverses. Les almanachs en retracent la variété. En 1847, ils sont encore épiciers mais en 1855-1856, ils sont fabricants de chocolat. En 1859, ils sont fabricants de bleu d'azur, un bleu de cobalt issu du cuivre, mais aussi d'amidon. En 1862, ils sont à la fois armateurs, marchands d'eau de vie et de genièvre et raffineurs d'huile de foie de morue. Cette dernière activité est encore mise en œuvre en 1875.

Figure 11 – La mairie de Rosendaël peu après la création de la commune. Elle sera remplacée par un grand hôtel de ville de style flamand dans les années 1930. Carte postale ancienne, auteur inconnu.

Figure 12 – Rosendaël offre des terrains disponibles qui permettent de construire des petites usines (ici la brasserie Vangrevenynghe, la plus ancienne de la ville). La maison de mes grands-parents était toute proche de la cheminée que l'on aperçoit en arrière-plan. Carte postale ancienne, auteur inconnu.

[21] Mes grands-parents étaient des rosendaëliens : les uns résidaient près de chez l'horticulteur Lepez, à proximité de l'hôpital, les autres dans le quartier des pêcheurs.

[22] *Rapport sur les travaux du conseil central de salubrité et des conseils d'arrondissement du département du Nord pendant l'année 1863*, Lille, 1864, pages 304 à 306.

Figure 13 – Maquette d'un lougre hollandais de la fin du XIXe siècle, sans doute très proche du lougre armé par les frères Bocave en 1866 (Museon Universum, La Haye ; site ressource : omnia.europeana).

En tant qu'armateurs, ils n'avaient pas une flotte bien conséquente. En 1866, 1867 et 1868, ils arment un lougre, *le Jeune-Alexis*, embarcation modeste de 50 tonneaux[23]. En 1866, ils arment aussi une galéas de 95 tonneaux, *le Numa*[24].

Auguste Pierre Bocave meurt très âgé le 22 février 1888, rue de Soubise, chez son fils (décédé depuis 1877) et sa belle-fille.

Figure 14 – Une raffinerie d'huile de foie de morue à Dunkerque. La photographie a sans doute été prise vers 1890. Carte postale ancienne, Cayez, photographe.

[23] Petit bateau à trois mâts aux usages multiples, pêche et cabotage, en Manche et en Océan Atlantique. Le lougre pouvait aussi être armé et utilisé par des corsaires.

[24] Petit bateau qui naviguait en Mer du Nord et en Baltique, sans doute sur le modèle de la galiote hollandaise. Ne pas confondre avec la galéasse originaire de Venise et utilisée en mer Méditerranée.

Génération 4

Auguste Benjamin Charles Bocave reprend le domicile de ses parents rue de la Maurienne quand son père s'installe dans la commune voisine. C'est là que naissent ses deux premiers enfants. En 1861, il réside rue du Lion d'Or[25], dans un quartier plus bourgeois mais qui comprend aussi une ou deux petites usines. Il partage sans doute l'appartement de son oncle Alexandre Louis Jules qui meurt en 1868.

En 1877, il réside dans un autre quartier, rue de Soubise : cette rue est au sud de la ville ancienne. Elle fait partie d'un quartier urbanisé au XVIIIe siècle et les rues ont gardé encore aujourd'hui les noms de cette époque : rues de Soubise, de Séchelles, de Beaumont, de Caumartin; ils honorent des administrateurs pendant le règne de Louis XV, un gouverneur et trois intendants. Pourtant, les bureaux du subdélégué de l'intendant n'étaient pas dans ce quartier. Il est délimité à l'ouest par une rue Royale, dénomination gardée jusqu'en 1918 : elle est devenue alors rue Albert Ier, roi des Belges.

Auguste Benjamin épouse le 24 octobre 1854 Hortense Rosine Waerteloot, née le 7 novembre 1836.

Figure 15 – Maquette d'une bélandre de Dunkerque (Musée de la batellerie de Conflans-Sainte-Honorine).

Mme Bocave née Waerteloot, dont le nom a une consonance flamande caractéristique, appartient à une famille de bélandriers qui constituent un corps particulier à Dunkerque où il joue un rôle très utile en raison des particularités de la navigation avec de nombreux canaux et, en mer, des bancs de sable multiples et mobiles (les bélandres sont appelées désormais « chalands » ou « péniches » ; le mot désignait alors aussi des bateaux à très faible tirant d'eau qui naviguaient en mer).

Auguste Benjamin Charles meurt âgé d'à peine un peu plus de 44 ans le 27 août1877. Mme Bocave-Waerteloot est décédée le 8 août 1923 à Dunkerque : sa succession (sans doute modeste) étant réglée, ses deux fils peuvent acheter une maison à Tours en 1924[26].

Le décès précoce de leur père et l'accès des deux fils aux études supérieures qui leur permettent d'exercer leurs professions ailleurs qu'à Dunkerque conduisent à un effacement de la famille Bocave du paysage dunkerquois. La dernière mention de leurs entreprises peut être lue dans un annuaire de l'année 1875[27].

---

[25] Cette rue joignait la place de la République au canal de Bergues.
[26] AMTours, 799 W 1 Maître Viot.
[27] *Annuaire du commerce Didot-Bottin*, Paris, 1875, page 2829.

Cela correspond à l'époque où le port de Dunkerque va devoir s'adapter à de grandes évolutions exigées par l'expansion économique, l'essor industriel et la constitution d'un grand empire colonial : le bassin du Commerce que les Bocave ont connu pendant plusieurs générations va être remplacé par un ensemble de darses[28] plus éloignées de la ville, grand projet initié par le ministre Charles de Freycinet (loi du 11 juillet 1879). Le plan qui a été présenté en page 6 rend bien compte de cette évolution.

Figure 15 – La rue du Lion d'Or à Dunkerque. Pourquoi vous proposer un document aussi médiocre ? Cette rue est le lieu de naissance d'Émile Bocave, professeur au lycée Descartes. Elle est aussi une sorte d'image pieuse : ma grand-mère paternelle travaillait comme cuisinière dans l'atelier de couture de Mme Lebis installé dans cette rue ; c'était vers 1905-1910 ; l'atelier avait comme clientes les dames de la bourgeoisie dunkerquoise mais aussi la reine de Roumanie. Carte postale ancienne, auteur inconnu.

Cette lecture a conduit les membres de la Société Archéologique de Touraine bien loin des limites de l'Indre-et-Loire et même des départements limitrophes. Ils auront compris que, pour l'auteur, cette escapade était une sorte de pèlerinage.

Gilbert Wycke

26 avril 2022

[28] Les darses sont des bassins abrités dans un port où les bateaux viennent accoster en vue de leur chargement ou de leur déchargement.